



GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 168

JEUDI, 16 Juin 1808.

EXTÉRIEUR.

RUSSIE.

Petersbourg, le 11 mai.

L'EMPEREUR vient de nommer tout l'état-major de la place de Svéraborg; le général Bulatow est commandant de la place; le général Waranow, de l'artillerie; et le colonel Barclay de Tolly, de la partie du génie. Le contre-amiral Sarytchew commande le port et la rade.

(Journal de l'Empire.)

Du 20 mai.

Le corps de S. A. I. la grande-duchesse Elisabeth-Alexandrowna a été exposé pendant deux jours dans le couvent de Saint-Alexandre-Newski; les funérailles ont eu lieu le 17; la cour a pris le deuil pour six semaines.

S. M. l'Impératrice-mère doit habiter, dans quelques jours, le palais de Pawlousky.

(Courier de l'Europe.)

A L L E M A G N E

Vienne, le 29 mai.

S. A. le prince Antoine de Saxe et son épouse, partiront d'ici dans quelques jours pour Carlsbad. LL. MM. les accompagneront jusqu'à Znaim en Moravie; elles se rendront de-là à Krems et ensuite à Linz, pour y faire une visite à S. A. I. l'archiduchesse Elisabeth leur tante. LL. MM. ne seront de retour ici que vers le 11 juin; elles partiront ensuite pour Bade.

(Journal de l'Empire.)

Du 31 mai.

Notre cour a reçu des nouvelles de l'archiduc Louis; S. A. I. se trouvait alors au quartier-général de Péterwaradin; elle se proposait d'y passer quelques jours, et de se rendre ensuite à Semlin. Ce prince a examiné la place d'Esseck avec beaucoup de soin; et a donné divers ordres pour en réparer les fortifications.

Notre gouvernement s'occupe beaucoup d'un projet tendant à rétablir les fortifications de Komorn, en Hongrie. Il ne paraît pas que l'on veuille fortifier la ville même, dont la position n'est pas favorable, mais seulement l'ancien fort, situé de l'autre côté de la rivière de Schutt. Ce fort est dans une excellente situation, et se trouve entouré, du côté du midi et du nord, par le Danube et la Waag, qui se réunissent à quelque distance; vers l'occident, il est protégé par un fossé profond. Ainsi, les nouvelles fortifications qu'on va construire ne seront pas très-étendues; elles se borneront, outre les ouvrages avancés, aux travaux qu'on sera obligé de faire à l'est. Le fort fut construit dans le 16^e siècle, par ordre de l'empereur Ferdinand I^{er}, et il n'a jamais été pris, quoique les Turcs l'aient assiégé à deux reprises différentes avec des forces considérables. En 1783, un tremblement de terre avait ruiné tous les bâtimens du fort et causé beaucoup de dommage aux fortifications; c'est en partie ce qui déterminait Joseph II à le faire démolir. Notre cour a destiné provisoirement la somme de deux millions de florins à ces ouvrages, et les fonds sont déjà faits. Le district de Raab, dans lequel Komorn est situé, fera quelques fournitures; et ce qui fait croire que ces travaux seront promptement terminés, c'est que des contrats sont déjà passés avec le baron de Folnor pour l'approvisionnement de la nouvelle place, avec le colonel Wimmer pour les équipages, etc.

(Publiciste.)

B A V I E R E.

Augsbourg, le 4 juin.

S. A. R. le prince héréditaire de Wurtemberg est arrivé ici hier soir; les autorités civiles et militaires ont eu l'honneur de lui être présentées. Ce prince a continué aujourd'hui sa route pour Munich.

(Courier de l'Europe.)

W U R T E M B E R G.

Stuttgart, le 8 juin.

S. M. le roi de Wurtemberg a donné, à Louisbourg, audience à M. van Dedel, ministre

plénipotentiaire du roi de Hollande, qui a remis à S. M. une lettre de son souverain, contenant la notification de la naissance du prince Charles-Louis Napoléon de Hollande.

— On a déjà parlé plusieurs fois d'un voyage que notre monarque doit faire à Cassel; mais il paraît maintenant qu'il n'aura pas lieu de sitôt.

— Le bruit court dans cette capitale qu'on va s'occuper sans délai d'opérer des changemens dans la constitution wurtembergeoise, et de faire une nouvelle division territoriale du royaume.

— On écrit de Munich, que la promulgation des lois en vertu desquelles la noblesse bavaroise a perdu tous ses privilèges et ses prérogatives, excepté ses titres purement honorifiques, n'a produit dans la capitale aucune sensation. On s'y attendait depuis long-tems à une mesure provoquée par l'esprit du siècle et la marche des lumières. Quelques nobles provinciaux en témoignent seuls du mécontentement; mais toutes les autres classes de citoyens bénissent le prince dont toutes les lois et toutes les démarches n'ont d'autre but que le bonheur de ses sujets.

(Publiciste.)

S U I S S E

Berne, le 8 juin.

Le 6, M. le président du grand-conseil du canton de Vaud a terminé la présente session, en adressant aux membres qui composent cette assemblée, les paroles suivantes:

« Citoyens membres du grand-conseil, après une session longue et laborieuse, vous allez vous séparer pour retourner à vos occupations privées. Dans vos foyers vous attendent les vertus, les affections domestiques. Puissent la paix, la tranquillité et le bonheur qui, au milieu de tant de catastrophes, et voisines et lointaines, sont demeurés le partage de notre fortuné pays, ne l'abandonner jamais! Puisse le bon génie du canton de Vaud prévaloir et triompher toujours! »

(Gazette de France.)

E S P A G N E.

Madrid, le 9 juin.

On a publié ici la circulaire suivante, adressée aux bureaux et trésoreries de l'armée:

« Le lieutenant-général du royaume desire que, sous le plus bref délai possible, votre seigneurie me fasse passer, par duplicata, un état numérique par classe et non par individu, des dépenses qui, à la fin d'avril de cette année, restaient à acquitter par le trésor public, pour solde de gratifications, pensions et traitemens arriérés. Vous m'enverrez également un état des généraux, chefs et individus des états-majors des places, des officiers adjoints à ces mêmes places, de ceux qui sont en réforme, des invalides et soldats également réformés, et enfin de tous les militaires qui ne sont point de service dans les régimens et corps d'armée, et qui ont fait des arrangemens et perçoivent leur traitement sur consignation, par le moyen des bureaux et de la trésorerie de cette armée. »

(Journal de Paris.)

INTÉRIEUR.

Bordeaux, le 10 juin.

La municipalité de cette ville a visité solennellement, le 3 de ce mois, les différentes concessions faites à Bordeaux par le décret bienfaisant de S. M., du 25 avril dernier, et en a pris possession au nom de la ville, en présence de M. le directeur de l'administration de l'enregistrement et du domaine national.

Ces concessions importantes marqueront dans les fastes de cette cité et dans la reconnaissante mémoire de ses habitans.

La ville de Bordeaux, dépouillée de ses propriétés en 1793, ne pourra jamais oublier que la munificence du héros réparateur qui nous gouverne, l'a noblement consolée des richesses dont elle déplorait la perte; et les importants établissemens que tant de mémorables bienfaits vont permettre à la ville d'élever dans ses murs, déposeront à la fois des bienfaites sollicitudes de S. M., pour sa bonne ville de Bordeaux, et de la gloire de son regne.

(L'Indicateur.)

Paris, le 15 juin.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 30 avril 1808, sur la demande d'Anne-Marie de Hertog, veuve Duchesne, et d'Anne-Marie de Hertog, domiciliées à Louvain,

Le tribunal de première instance à Louvain, département de la Dyle, a déclaré l'absence de Guillaume de Hertog.

Par jugement du 8 avril 1808, sur la demande du directeur de l'enregistrement et du domaine au département du Pas-de-Calais, expositive que la demoiselle Butler, fille naturelle, réputée anglaise, est décédée à Boulogne au mois de mai 1807, sans laisser d'héritiers connus.

Le tribunal de première instance séant en cette ville, a ordonné qu'avant de déclarer la succession dévolue à l'Etat, il serait fait trois publications et affiches dans les formes prescrites par l'art. 770 du Code Napoléon.

Par jugement du 8 avril 1808, vu la requête du directeur de l'enregistrement et des domaines au département du Pas-de-Calais, expositive que la veuve Guillemant, née en Angleterre, et mariée à Boulogne, y est décédée au mois de ventôse an 10, sans avoir laissé aucun héritier connu.

Le tribunal de première instance séant en la même ville, a ordonné qu'avant de déclarer que la succession dont il s'agit sera adjugée à titre de déshérence au profit de l'Etat, il serait fait trois publications et affiches, conformément à l'article 770 du Code Napoléon.

Par jugement du 16 décembre 1807, sur la demande de Louys Deydier, fils; demeurant en la commune de Beaumont, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à l'Argentière, département de l'Ardèche, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis Deydier, pere, disparu depuis dix ans.

Par jugement du 27 avril 1808, sur le demande de Barthelemy Wilhelm, et, autres intéressés, domiciliés à Blienschwiller,

Le tribunal de première instance à Schlestadt, département du Bas-Rhin, a déclaré l'absence des nommés Jean-Nicolas, Christophe, et Xavier Wilhelm.

Par jugement du 26 avril 1808, sur la demande de Nicolas-Adrien Poirot domicilié à Paris, rue Bordet,

Le tribunal de première instance du département de la Seine, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Nicolas Poirot, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis le 25 floréal de l'an 8.

Par jugement du 30 avril 1808, sur la demande d'Antoine-Nicolas et de Marie-Joseph Ponche,

Le tribunal de première instance à Montreuil-sur-Mer, département du Pas-de-Calais, a ordonné une enquête pour constater l'absence d'André Lievin Ponche, disparu en 1764, sans qu'on ait eu de ses nouvelles depuis cette époque.

Par jugement du 4 avril 1808, vu la demande de Jean Thibert, cultivateur à Fixin,

Le tribunal de première instance à Dijon, département de la Côte-d'Or, a déclaré l'absence de François Thibert, fusilier dans la ci-devant 97^e demi-brigade.

Par jugement du 18 mars 1808, sur la demande de Marie-Jeanne-Hélène Lasgues, épouse du sieur Jean Durieu, demeurant à Savignac-Monna,

Le tribunal de première instance à Lombez, département du Gers, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Lasgues, boulanger de la commune de Seyssès-Saves, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis plus de 4 ans.

PRÉFECTURE DE POLICE.

Une ordonnance concernant le placement des voitures des marchands-forains qui approvisionnent les Halles du centre, contient les dispositions suivantes :

Il est défendu aux marchands-forains, jardiniers et maraîchers qui approvisionnent les Halles du centre en fruits, légumes et verdure, de faire stationner leurs voitures dans les rues, sur les ponts, quais et places publiques.

Les Marchands-forains, jardiniers et maraîchers seront retirer leurs voitures des carreaux des Halles, aussitôt après leur déchargement.

Les voitures seront conduites dans les terrains clos de Saint-Jacques-la-Boucherie, des grand et petit Saint-Magloire, ou dans le terrain clos, près et dépendant de la maison Batave.

Il est défendu de placer des chevaux à l'attache dans les rues, notamment sur la place Gatiné.

Il est également défendu d'y faire aucun dépôt de fruits, légumes, paniers de somme et autres.

Néanmoins les marchands-forains qui sont dans l'usage de mettre à l'attache des chevaux et autres bêtes de somme dans la rue de l'Aiguillerie, pourront continuer de les y placer.

Les marchands de fromages pourront faire stationner leurs voitures au pourtour et dans le passage neuf de la Halle à la viande.

Les voitures des marchands de pois et haricots verts pourront être placées dans la rue Française et dans la rue Mauconseil, depuis la rue Verdelet jusqu'à celle Montorgueil.

Les voitures des marchands de beurres et œufs stationneront dans la rue du Jour.

Les voitures des marchands de marées et d'huîtres seront placées dans la rue Montorgueil, depuis la rue Tiquetonne jusqu'à la rue du Bout-du-Monde.

Les voitures désignées aux articles 4, 5, 6 et 7 seront dételées, et autant que faire se pourra, enfilées.

Les boulangers et les bouchers seront tenus de retirer leurs voitures des halles, aussitôt après leur déchargement.

Les voitures ci-après désignées seront retirées des halles, savoir :

Celles des marchands de beurres, fromages et œufs, une heure après la fermeture de la vente en gros ;

Celles des marchands de pois et haricots verts, au fur et à mesure des ventes ;

Celles des marchands de marée et d'huîtres, à midi au plus tard en été, et à deux heures au plus tard en hiver.

Conformément à l'art. 9 de la loi du 3 nivose an 6, tout marchand-forain est tenu d'attacher, au côté gauche de sa voiture, et en avant de la roue, une plaque de métal portant, en caractères apparents et lisibles, son nom, son domicile, ses profession et demeure, à peine de 25 francs d'amende.

Il est défendu aux conducteurs de mener leurs chevaux en guides ; ils devront toujours être à pied, et à la tête de leurs chevaux.

Dans cinq jours, à compter de la publication de la présente ordonnance, les aubergistes qui logent les chevaux des marchands forains, sont tenus de faire, au commissaire de police de la division des marchés, la déclaration des noms, prénoms, âge, demeure et lieux de naissance de leurs garçons.

Ces garçons porteront sur le bras droit, une plaque de métal en forme de médaille, afin qu'on puisse les reconnaître.

Ils se conformeront aux réglemens de police sur la conduite des chevaux aux abreuvoirs.

Il leur est défendu de faire usage du fouet, pour la conduite des chevaux.

Les aubergistes auxquels les marchands-forains confient la garde de leurs chevaux, sont responsables, en leur propre et privé nom, des contraventions aux dispositions de la présente ordonnance.

Il est défendu de faire stationner des carrosses de louage dans la rue de la Ferronnerie, avant neuf heures du matin, depuis le 1^{er} mars jusqu'au 1^{er} octobre, et avant dix heures, depuis le 1^{er} octobre jusqu'au 1^{er} mars.

Les carrosses de louage ne pourront stationner sur cette place après minuit.

Les carrosses ou cabriolets de louage ne pourront, dans aucun tems, traverser la place des Innocens.

Il est défendu aux cochers et conducteurs de carrosses et cabriolets de traverser les halles du centre, avant dix heures du matin en tout tems.

La défense portée en l'article précédent sera notifiée aux loueurs de carrosses et cabriolets, par les commissaires de police, chacun dans sa division.

Les précédentes ordonnances continueront de recevoir leur exécution en tout ce qui n'est pas contraire aux dispositions de la présente.

Les contraventions seront constatées par des procès-verbaux, qui seront adressés au préfet de police.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Bordeaux, du 12 juin.

58. 82. 85. 80. 24.

Tirage de Paris, du 15 juin.

35. 88. 28. 77. 50.

HISTOIRE.—LITTÉRATURE.

Vie et pontificat de Léon X ; par William Roscoe, auteur de la *Vie de Laurent de Médicis* ; ouvrage traduit de l'anglais, par P. F. Henry, et orné du portrait de Léon X, et de médailles (1).

PREMIER EXTRAIT.

« On peut accuser fréquemment les écrivains anglais (nous dit le traducteur dans son avertissement) de prendre pour règle des jugemens qu'ils portent, les maximes qui dérivent de l'ordre social établi dans leur patrie. M. Roscoe nous a paru être à l'abri de tout reproche à cet égard. Ce n'est point en ministre anglican qu'il a écrit la *Vie de Léon X*, etc. »

Cet auteur promet en effet que la vérité seule sera son guide ; et l'on peut remarquer, dans ses erreurs même, d'ailleurs peu nombreuses, un caractère d'impartialité qui honore son cœur et prouve son bon esprit. Il n'affecte pas le ton dogmatique et décisif, trop commun parmi les écrivains de sa nation, comme le remarque très-bien M. Henry : il sait douter ; ou, pour éclaircir ce qui est obscur, confrontant sans passion les opinions diverses, et les opposant entre elles avec bonne foi, il cherche à faire sortir l'évidence de leur frottement. A défaut de certitudes, il rapproche les probabilités ; expose sa pensée, mais nuement et sans détour, et sans prétendre à en faire la pensée de tout le monde. Il n'évite pas les difficultés, comme quelqu'un qui craindrait d'avoir à les vaincre ; il ne les recherche pas non plus, pour faire étalage ou d'adresse ou de savoir. Lorsqu'elles se présentent, il les envisage et songe aussitôt, non pas à trancher le nœud, mais à le délier. C'est cette bonne foi dans la pensée et l'expression qui rend sa lecture attachante. L'on ne redoute aucun piège d'un écrivain plein de droiture, qui craint autant de se tromper lui-même que de tromper son lecteur.

La critique de celui-ci est raisonnée et solide, et sans acception ni des pays ni des personnes. Les faits y sont discutés sans préjugés, et pour la connaissance des faits en eux-mêmes. L'auteur n'a fait de son livre la satire, ni le panégyrique d'aucun personnage ; et souvent il n'épargne pas Léon lui-même, quoique Léon soit le héros qu'il célèbre.

C'est ce désir de montrer les choses sous leur vrai point de vue, de les y exposer, sous toutes leurs faces, et, pour les faire mieux connaître, d'en marquer l'origine, d'en suivre les développemens ; c'est ce désir, dis-je, qui peut-être a entraîné l'estimable écrivain au-delà du cercle nécessaire où se devait resserrer la *Vie de Léon X*, c'est-à-dire son pontificat ; car le jeune Léon, car Léon sans magistrature et sans pouvoir, n'offre en lui-même que cette sorte d'intérêt de curiosité qu'inspire tout personnage justement célèbre : or, le règne de Léon ne commençant qu'au milieu du second volume, il en résulte que le premier et toute la grande moitié du second sont trop souvent consacrés à des développemens étrangers à ce règne, ou qui ne s'y rattachent que de très-loin. Sans doute ces développemens préparatoires ont aussi leur intérêt, comme on le concevra d'après l'analyse que j'en vais donner ; j'ajoute que je ne m'en plains pas pour moi, et que cette esquisse de l'Italie, avant Léon,

ne sera un hors-d'œuvre que pour les lecteurs impatients qui veulent, dès les premières pages, s'occuper de l'objet du livre ; mais enfin ces lecteurs sont en grand nombre ; et, si ce n'est pas pour eux exclusivement qu'il faut écrire, il faut concilier leur goût avec celui des autres, en observant de sages proportions dans son travail. Je pense donc que les éclaircissemens qui précèdent la venue de Léon au trône de Rome pourraient être plus serrés. Quoiqu'il en soit, faisons les connaître, comme je l'ai dit, par une analyse substantielle, où l'on puisse distinguer du moins les traits principaux.

L'époque dont nous allons nous occuper commence à la naissance de Jean de Médicis, second fils de Laurent de Médicis, dit le magnifique, et de Clarice, fille de Jacques Orsini ou des Ursins, et finit à la mort de ce même Jean de Médicis, célèbre sous le nom de Léon X, qui ne forme qu'un cercle de 46 ans, de 1475 à 1521 inclusivement, demi-siècle remarquable par les nouveaux efforts que fit l'esprit humain, pour sortir de la nuit d'ignorance où l'avait plongé l'irruption des barbares. Ces efforts, insensiblement couronnés par d'heureux succès, le devaient être, deux siècles plus tard, par des succès plus brillans encore ; et le règne de Léon préparait celui de Louis-le-Grand.

A cette époque de 1475, des guerres intestines déchiraient une grande partie de l'Europe. Le grand service rendu aux peuples par Louis XI qui avait attaqué, jusques dans ses racines, l'arbre immense de la féodalité, en comprimant le pouvoir turbulent et tyrannique de ses barons, n'était pas complet. Cette foule de petits monarques qui n'avaient guère que la puissance de s'entre-tuer et de fouler leurs vassaux, envieux les uns des autres, se disputaient, perdaient et recouvraient tour-à-tour leurs petites souverainetés, l'Italie sur-tout était leur arène, depuis que l'Empire d'Orient, devenu le domaine des barbares, n'existait plus la convoitise des rois d'Europe, déçus alors d'une conquête qu'avaient tentée vainement leurs prédécesseurs. Quelques papes n'y renonçaient pas ; mais parmi les monarques leurs contemporains, il en était peu qui s'empressassent à s'enrichir et de trésors et de sujets pour le seul avantage de Rome. Ils commençaient à distinguer le spirituel d'avec le temporel dans cette puissance fondée sur des prétentions qui, d'origine, n'avaient été que des concessions.

Cette fièvre des combats entre princes avait pourtant ses intermittences, et ce calme était dû presque toujours à la salutaire crainte qu'imprimaient les monarchies puissantes, lesquelles sachant se faire respecter, forçaient aussi, selon l'occasion ou leur intérêt, ces princes leurs protégés à se respecter eux-mêmes ; d'autrefois, c'était la cour de Rome qui menaçait de ses foudres le prince remuant ; d'autrefois encore, le caractère pacifique de quelques-uns d'entr'eux ramenait naturellement l'ordre et la paix que malheureusement venaient troubler trop tôt de nouvelles dissensions. C'est dans ces intervalles de repos que reparait le savant et le lettré, encouragé par quelque souverain, ami des arts et des lettres ; et c'est à cette époque que la famille des Médicis ambitionna de s'illustrer par la protection efficace qu'elle leur accorda, et les succès mêmes qu'elle obtint dans leur culture.

Jean de Médicis (celui qui nous occupe), né avec les plus heureuses dispositions, doué d'une vivacité d'esprit précoce et de ce goût pour la littérature et les arts, qui semblait héréditaire dans sa famille, fut consacré de bonne heure par son père au ministère des autels. Tonsuré à sept ans, à neuf, il avait été nommé par Louis XI à l'abbaye de Font-Dolce, et quatre ans plus tard, par le pape Sixte IV, à l'archevêché de Passignano. Son successeur Innocent VIII lui conféra plusieurs bénéfices ; et enfin, le 9 octobre 1488, il fut élevé à la dignité de prince de l'Eglise.

Tant d'honneurs accumulés à-la-fois sur la tête du jeune cardinal, n'éblouirent ni n'égarent son imagination, toujours contenue par une raison prématurée. Il semble ne les envisager que comme un encouragement à s'en rendre digne. Dès-lors, nous le voyons, pour donner plus de consistance aux doctrines qu'il avait apprises dans les livres, se former et se rompre aux sciences et aux lettres par une sorte d'éducation-pratique, qu'il puisait dans la société des savans et des littérateurs réunis au palais de Médicis, dans la conversation des Politien, des Pic de la Mirandolle, des Dovizi, et d'une foule d'hommes célèbres de ce tems, dont Laurent de Médicis se montrait plutôt l'ami que le protecteur.

Je passe une foule de détails qu'il faut chercher dans le livre même de la vie de Léon : tels que les cérémonies pratiquées le jour qu'il fut reçu prince de l'Eglise, le nombre et les noms de ses compétiteurs au cardinalat, etc. Je passe encore tout le chapitre second, où l'auteur nous expose l'état de la littérature de cette époque, parce que nous aurons occasion de revenir sur les noms les plus remarquables qui sont cités, peut-être prématurément.

(1) Quatre volumes in-8°. — A Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17 ; et à la librairie stéréotype de H. Nicolle, rue des Petits-Augustins, n° 15, etc. — 1808.

rément dans ce chapitre : l'auteur lui-même y reviendra. Quant à plusieurs de ces noms, trop obscurs pour qu'on dût les faire sortir de leurs ténèbres, ils ne forment ici qu'une nomenclature sèche qu'il fallait renvoyer aux notes.

Dans ce coup-d'œil jeté sur les progrès de l'esprit humain, durant cet âge, l'auteur distingue les diverses littératures de chaque contrée. Les plus célèbres de ces contrées sont Naples et Ferrare : Naples où brillèrent Jean Pontanus, érudit dans toute la rigueur du terme, grammairien plus diffus que profond, astrologue plutôt qu'astronome, philosophe plus spéculatif que pratique, poète latin plein de facilité verbeuse et quelquefois obscure; Jacques Sannazar, Éthiopien, selon quelques-uns, mais qui appartient toujours à la école de Naples, favori du roi Frédéric qui aimait les vers, et qui pensionna les Muses, etc. A Ferrare régnait la célèbre maison d'Est, de descendants en descendants, protectrice des lettres; Ferrare est la patrie de l'Arioste, et de son prédécesseur Boiardo, et des deux Strozzi, auteurs de poésies élégiaques qui ne sont ni sans agrément, ni sans élégance. Nous devons citer après cela, Mantoue où naquit Spagnoli, dit le Mantouan, poète plus bizarre que hardi, d'une déplorable fécondité, très-renommé durant sa vie, et tout-à-coup oublié après sa mort; moment de la justice rigoureuse : et Florence, et Milan, et Bologne, et Bassano, etc. . . parties d'autres personnages célèbres auxquels nous aurons occasion de donner plus tard de justes éloges.

L'auteur, après cette digression sur l'état des lettres, nous ramène au cardinal de Médicis qui a pris place au consistoire. Son père (Laurent de Médicis) vient de mourir; le cardinal, digne héritier de son nom et de ses nobles vues, s'entoure des savans amis de sa famille. Dans ce tems où les peuples, et sur-tout les cours, l'ouvrent les yeux à l'éclat des lettres, commencent de reconnaître les avantages du savoir, et son influence naissante dans l'ordre administratif et civil, peut-être est-il permis de penser que le fils de Laurent cultiva les plus célèbres littérateurs, concitoyens ou étrangers, autant par ambition que par goût. L'on peut même, sans lui faire tort, conjecturer que des-lors ses vues s'élevaient jusqu'à la suprême dignité de l'Eglise; mais le tems n'étant pas marqué où ces vues seraient satisfaites, il n'était pas indifférent de s'assurer d'avance de ceux par qui se forme l'opinion, et de s'en faire une force contre de nombreux compétiteurs. Quoiqu'il en soit, Léon trouva tout au moins de grandes douceurs, et l'on peut ajouter de vraies consolations dans ce commerce des hommes de lettres, au milieu des traverses et des malheurs qui devaient précéder sa nomination au trône pontifical.

Le pape Innocent VIII venait de mourir, et Roderic Borgia de lui succéder, sous le nom d'Alexandre VI. C'est de ce pape que l'historien Corio a dit : « En montant sur le trône, il montra la douceur d'un agneau; mais il exerça son autorité avec la férocité d'un lion. » Et voici son caractère tracé par Guichardin : « On voyait réunis, dans Alexandre VI, une grande prudence, une sagacité rare, beaucoup de pénétration, l'art de la persuasion porté au plus haut degré, une incroyable persévérance, de l'activité et une adresse infinie dans tout ce qu'il entreprenait. Mais ses heureuses qualités étaient obscurcies par ses vices. Ses mœurs étaient scandaleuses; il n'avait ni religion, ni foi, ni sincérité; il poussait l'avarice à l'excès; son ambition était insatiable, et sa cruauté allait jusqu'à la barbarie la plus outrée. Desirant avec ardeur de placer en des postes élevés ses nombreux enfans, les moyens les plus odieux ne lui répugnaient point pour arriver à ce but. »

A la mort du pacifique Innocent VIII, l'horizon de l'Italie, naguères sans nuages (j'en excepte quelques légers troubles entre Ferrare et Venise), s'obscurcit tout-à-coup; et les cabinets reprirent leurs intrigues. Le séjour de Rome, d'une part, ne pouvait plus convenir au cardinal Médicis qui, lors de l'élection, ayant voté en faveur des cardinaux Piccolomini et Olivier Garaffe, s'était montré contraire aux intérêts d'Alexandre, et venait d'encourir la disgrâce de ce pape. Médicis s'était retiré à Florence. D'autre part, Louis Sforce qui occupait à Milan le trône de son neveu Jean Galéas, en qualité de tuteur, et qui comptait bien s'y maintenir; Louis Sforce, soutenu d'abord, puis abandonné par Alexandre VI, s'étant fait d'ailleurs une alliée de Venise, commençait à brouiller tout dans l'Italie. Son intérêt était d'opérer une utile diversion, en armant quelque puissant ennemi contre la maison d'Arragon qui régnait à Naples, et qui lui pouvait d'un jour à l'autre demander compte de sa tutelle. Il jeta donc les yeux sur le jeune roi de France, Charles VIII, prince d'un caractère féroce et pourtant ambitieux. Il le tenta par l'appât de réunir à sa couronne celle de Naples, et au titre de roi de France celui d'empereur d'Orient. Tout réussit selon ses vues, je veux

dire que Charles séduisit se jeta aventureusement dans une entreprise dont il eut trop tôt à se repentir; que la paix de l'Italie fut troublée; et que Louis Sforce mit à profit la confusion générale, pour se rendre maître du duché de Milan, à l'exclusion de l'héritier.

Tout le règne d'Alexandre VI que suit l'auteur, éloigne du premier plan du tableau le cardinal Léon. Ce tableau toutefois a tout l'intérêt de la vérité. Il nous reporte aux événemens de ce règne, qui n'offrent pas de grands résultats; où tout se passe entre les contendans, en alternatives de succès et de défaites; mais d'où sort ce que l'histoire offre de plus important, la connaissance des caractères. Nous y voyons la maison de Médicis en discrédit, mais jamais humiliée, prosaïque de sa patrie par les intrigues du moine Savonarole, forcée de la fuir et d'errer presque sans asyle, mais toujours supérieure aux dangers qui la menacent. Le chef de cette maison, Pierre, se lie avec Charles VIII; mais il ne sait pas profiter de son appui. Il a ouvert à ce roi les portes de Florence; mais bientôt ni Charles ni Pierre ne peuvent se maintenir dans cette ville turbulente.

Charles toutefois, comme plus puissant, est plus longtems heureux. Il a pénétré dans le cœur de l'Italie; nous le voyons maître de Naples; nous le voyons aux portes de Rome; mais il ne saura pas profiter de sa fortune. Il s'oubliera dans les délices, s'enivra de l'encens de la flatterie, croira aux paroles des traîtres; et livré aux incertitudes de son caractère, aux illusions de sa crédulité, ce ne sera qu'à travers les obstacles et les dangers que, sur les cadavres enfin de ses propres soldats, qu'il échappera à la ligue des alliés prompts à lui fermer le passage, et pourra effectuer son retour dans ses Etats.

La retraite de Charles n'appaisa point les ferments de discorde que, d'un côté, le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre, le pape de l'autre, et tous les princes entretenaient en Italie.

Nous voyons bientôt les petites prétentions qui succèdent aux grandes entreprises; endormies durant la lutte des grandes puissances, elles se réveillent, dès que celles-ci se reposent, tour-à-tour délaissées et protégées. Pierre de Médicis, n'attendant plus rien du roi de France, se réconcilie avec le pape, servi sans doute par la haine que le saint-père porte au moine Savonarole, en ce moment l'idole des Florentins, quelque tems plus tard (2) leur victime. Pierre leve des hommes, et, soutenu du pape et de Venise, tente de rentrer à Florence: vains efforts! la famille des Médicis continue d'être exilée de la patrie, et les événemens qui se préparent ne lui promettent pas un prompt retour dans l'héritage paternel.

Les choses ont en effet changé de face. De nouvelles révolutions succèdent aux premières. Louis XII occupe le trône dont la mort vient de déposséder Charles VIII. Le pape et le roi de France s'entendent ensemble, les deux par l'union que le fils du pape, César Borgia, vient de contracter avec la fille du roi de Navarre, parent de Louis. Cet appui tout puissant qu'acquiert le fils du pontife, et qui donnait à cette famille une importance, une illustration toute nouvelle, ne pouvait que contrarier beaucoup les vues des Médicis, et particulièrement celles du cardinal. De nouvelles secousses menaçaient l'Italie: or, sans patrie et sans influence, Léon comprit que ce qui lui pouvait arriver de plus heureux en ces circonstances, c'était de se faire oublier. Il prit donc le parti de voyager; et tandis que Louis XII s'emparait du Milanais, en chassait l'usurpateur Sforce, etc., Léon parcourait les diverses contrées de l'Europe, observant le caractère, les mœurs, les coutumes, avec un esprit libre et philosophique. A son retour en Italie, le cours des révolutions ne s'était point arrêté. Il vit tomber du trône de Naples (depuis irrévocablement perdu pour la maison d'Arragon), le roi Frédéric, ce monarque ami des lettres, que le poète Sannazar suivit et ne quitta pas dans sa retraite: il vit les crimes et les trahisons de ce César Borgia, fils d'Alexandre, la mort de ce prince, politique peu scrupuleux sur les moyens, pourvu qu'ils promissent le succès, censuré et loué à outrance par les historiens, et méritant peut-être également leurs éloges et leurs censures. Avant lui, était mort son père, qui avait laissé d'immenses trésors dont César s'était emparé, et par occasion, et comme de bonne prise, des trésors même du saint-siège: Alexandre laissait de plus de grandes incertitudes, que devaient suivre de grandes agitations entre les cardinaux, pour le choix d'un successeur. L'heure de Léon n'était point encore arrivée. Le conclave nomma, pour succéder au pape défunt, François Piccolomini, qui, sous le nom de

Pie III, ne fit, on peut le dire, que paraître (3) et disparaître dans la chaire de Saint-Pierre: et fit place à Julien de la Rotière, qui prit le nom de Jules II.

Cette époque fut celle de la mort de Pierre de Médicis. Il laissait un fils et une fille (Laurent et Clarice); Clarice qui depuis épousa Philippe Strozzi, célèbre par ses talens et ses richesses. Si cette époque fut celle d'un malheur, elle est aussi celle où les destins de la maison Médicis semblent se relever. Le cardinal était l'ami du nouveau pape; Rome devint le lieu de sa résidence; et dès-lors, devenu libéral jusqu'à la profusion, l'on dut comprendre aussi quel était le but de ses largesses. Ces prodigalités vidaient ses coffres; mais peu inquiet d'un avenir qu'il prévoyait lui être favorable, il avait coutume de dire à ses amis, plus alarmés que lui-même de ces momens de détresse passagère : « Les grands sont l'ouvrage de la Providence et rien ne peut leur manquer, s'ils ne se manquent pas à eux-mêmes. »

En attendant cet avenir qui devait tout réparer, les événemens se succèdent sur le sol toujours agité de l'Italie. La mort frappe Hercule d'Est, duc de Ferrare, prince plein de sagesse, immortalisé par l'Arioste; après lui, son fils Alphonse a pris les rênes du gouvernement. Ferdinand est définitivement resté en possession du royaume de Naples. Son lieutenant Gonsalve qui en avait fait la conquête, en est nommé le vice-roi; et son roi et le roi de France le comblent d'honneurs; mais par ce fâcheux retour qui suit d'ordinaire les grandes fortunes, nous le voyons précipité tout-à-coup du faite des dignités, terminer dans l'obscurité et dans la disgrâce une vie dont les derniers momens ne furent pas sans quelques remords.

Ici, nouvelle scène: les nuages se rassemblent et l'orage se détourne sur Venise. Venise qui commençait d'éveiller l'inquiétude de quelques puissances. La politique impénétrable de son sénat et sa sourde ambition, assez évidente quoique habilement déguisée, alarmait, non sans raison, l'irrésolu Maximilien, et avec plus de raison encore le prévoyant Louis XII, auquel ces Etats pouvaient tenter de ravir le Milanais. Cette époque qu'ouvrit la célèbre ligue de Cambrai, en 1508, fut aussi difficile pour les Vénitiens que glorieuse pour les Français, vainqueurs (en 1509) à Agnadel. Des pertes particulières, mais presque irréparables (ce fut alors que Venise perdit cet arsenal qui faisait l'admiration de l'Europe), avaient été pour Venise le signal des malheurs publics. Nous voyons ici son territoire démembré; mais elle, rassurée par sa marine et le rempart de l'Adriatique, nous la voyons tenir bon encore, tout-à-tout vaincue et triomphante, et rassurée sur-tout de ce qu'on ne peut l'entamer au cœur. Nous voyons le pape, tantôt pour, tantôt contre cette République, braver ou craindre l'animadversion des rois ligués, lancer ou retenir ses foudres dans ses luttes avec l'Empereur Maximilien et Louis XII; d'autre côté, les princes de l'Italie prendre parti pour le pape ou contre le pape; Bologne renverser sa statue, l'un des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, etc.

Dans cette confusion, Jules songe à se rattacher la ville de Florence; et, pour se l'assurer, y rappelle les Médicis. Le cardinal de ce nom est revêtu du titre de légat de Bologne; mais des événemens de haute importance viennent contrarier les projets de Jules. Ici, paraît le fameux Gaston de Foix, ce neveu de Louis XII, héros à 23 ans. Sa marche dans l'Italie est une course victorieuse: il triomphe à Ravennne, et le cardinal de Médicis est son prisonnier.

Un traité de paix conclu entre le roi de France et le pape, interrompt enfin les hostilités, mais ne calme que pour un moment les troubles de l'Italie. De nouvelles intrigues (et ces guerres sans cause ne sont en effet que des guerres d'intrigues), raniment les discordes qui continuent de la déchirer. Cependant le cardinal rendu à la liberté, est de plus rendu à sa patrie. Après 18 ans de bannissement, il rentre dans sa ville natale; et, comme un bonheur en amène un autre, après quelques embarras dont il triomphe, il ne quitte Florence que pour aller revêtir à Rome la pourpre pontificale que lui défèrent les cardinaux, après la mort de Jules II. Nous allons le suivre sur le siège de ce dernier pape, politique, ambitieux et vindicatif, plein d'énergie et d'audace; mais qui ne peut être « considéré comme un grand homme, dit Guichardin, » que par ceux qui, confondant toutes les idées, croient que le devoir d'un souverain pontife est moins de donner l'exemple de la modération, que d'étendre le domaine de l'Eglise par l'effusion du sang des chrétiens. »

LXXX.

(La suite à un prochain numéro.)

(2) Il fut étranglé et brûlé à Florence, et ses cendres furent jetées dans l'Arno.

(3) L'élection de Piccolomini est du 29 septembre 1503; celle de Julien, du 29 octobre même année.

POÉSIE.

ELMONDE.

ÉLÉGIE.

*Cunctaque profundum**Pontum aspectabant fletus.*

Oh ! pleurez avec moi, pleurez le sort d'Elmonde !
Avide de trésors, Armand, son jeune époux,
Lui vantait chaque jour les bords du Nouveau-Monde,
Cette heureuse contrée en richesses féconde,
Et bientôt il voulut franchir les flots jaloux.

Que ce fatal projet vint te coûter de larmes,
O malheureux Elmonde ! et de quelles alarmes
Lui-même en te quittant sentit nâvrer son cœur !
Que de fois il maudit un calcul séducteur !
Qu'il hésita long-tems, quand il vit sur ses charmes,
D'un morne désespoir s'étendre la pâleur !
Enfin, il abandonne une épouse si chère,
Et, montant le vaisseau d'un avaré étranger,
Vers les sources de l'or, dans un autre hémisphère,
Au prix de tous ces biens que le sage préfère,
L'ingrat alla poursuivre un bonheur mensonger.

Du pilote long-tems la sagesse éprouvée
Ou vainquit ou trompa les fougueux aquilons.
Mais du sein de l'abîme une trombe élevée
Sur le vaisseau d'Armand roule en noirs tourbillons ;
Elle éclate ; et la mer dans ses affreux sillons
Reçoit l'infortuné dont l'heure est arrivée.
Sa bouche froide et pâle, accusant le destin,
Veut s'entr'ouvrir encor pour appeler Elmonde.
Vains efforts ! sa voix meurt ; et sous le flot qui gronde,
Il se débat, s'épuise, et disparaît enfin.

On ignora d'abord ce funeste naufrage :
Mais lorsque ses amis par des vœux superflus,
Loin de lui s'efforçaient de détourner l'orage,
Un débris du vaisseau jeté sur le rivage,
Leur apprit que déjà l'imprudent n'était plus.

Hélas ! depuis ce jour à jamais déplorable,
Sa gémissante épouse, en proie au désespoir,
Seule, à travers le calme et les ombres du soir,
Vient contempler la mer, la mer impitoyable.
Un délire pensif agite sourdement
Son cœur, toujours rempli du malheureux Armand.
Au sommet d'un rocher, sa retraite ordinaire,
Elle s'assied ; et là, si la brise légère
Joue avec ses cheveux et ses longs vêtements,
Le même lieu, dit-elle, a vu tous mes tourmens,
Quand mon époux monta cette nef étrangère ;
Et le même zéphyr effleurait l'onde amère,
Quand il partit, malgré mes noirs pressentimens.
Alors interrogeant les échos de ces rives,
Où le soir les surprit ensemble tant de fois,
Au bruit sourd de la vague elle mêle sa voix,
Et murmure en pleurant des paroles plaintives.

Souvent, lorsque des nuits la chaste déité
Prête aux navigateurs sa douteuse clarté,
Vers ce ciel, qu'un moment repeçtent les orages,
L'infortunée élève un regard affligé,
Et le pâle croissant, porté sur les nuages,
Lui semble un frère esquif à demi-submergé.

Ainsi tout vient nourrir sa douleur solitaire,
Et la mer n'offre plus de tranquilles beautés,
Plus de rians lointains, qu'à ses yeux attristés
Le malheur aussitôt ne transforme ou n'altère.
De l'aube ou de Vesper les tableaux inconstans,
La pompe de l'été, les charmes du printemps,
Tout fait couler ses pleurs, tout aigrit sa misère,
Et toujours ses regrets restent vainqueurs du tems.
Mais le dirai-je, hélas ! que devient l'insensée
Quand l'aquilon mugit, quand la mer courroucée
Annonce aux nautonniers l'approche des hivers ?
Alors, malgré la neige et la rigueur des aîrs,
Malgré l'épaisse nuit qui couvre la campagne,
Eperdue, elle sort sans guide, sans compagne,
Elle sort ; et préfère au logis protecteur
Des bois ou des rochers la ténébreuse horreur.
Il semble que le bruit des vagues en furie,
Les sifflemens du nord à travers les forêts,
Lui rendent plus présente une image chérie,
Et de cette ame en deuil exaltent les regrets.

Comme une ombre à jamais du cercueil exilée,
Et que poursuit par-tout la colere du sort,
Voyez-la s'avancer tremblante, échevelée,
De ces bois au rivage, et du rivage au port.
En vain pour s'éloigner elle tente un effort ;
Par un sombre penchant en secret rappelée,
Elle revient toujours vers ce funeste bord :
Toujours elle y demande, elle y cherche sans cesse
Les restes de l'époux que pleure sa tendresse.
Et si dans l'horizon un éclair égaré,
Des vagues un instant lui découvre l'abîme,
Elle croit entrevoir son fantôme adoré,
Et sourit en nommant cette chère victime.
Le long de ces écueils au loin retentissans,
Il lui semble par fois ouïr sa voix touchante ;
La tempête s'éloigne, et de plaintifs accens,
Proménés dans les aîrs sur l'haleine des vents,
La remplissent encor d'amour et d'épouvante.
C'est ainsi que, toujours abusée en ses vœux,
Elle oublie à la fois sur ce triste rivage,
Les frémats que l'hiver suspend à ses cheveux,
Et les gouflées cachés dans un terrein fangeux,
Et ses habits trempés par les eaux de l'orage.
Souvent même, tandis qu'un souvenir amer,
Soul, de tout autre soin détourne sa pensée,
L'aurore la retrouve immobile, glacée,
Et le regard sans cesse attaché sur la mer.

Oh ! pleurez avec moi, pleurez le sort d'Elmonde,
Et ses nuits sans repos, et ses jours sans bonheur.
Les orages de l'air, les tempêtes de l'onde,
N'égaleront jamais le trouble de son cœur.

S. E. GÉRAUD.

GÉOGRAPHIE.

CARTE réduite de la Mer du Nord, comprenant les côtes occidentales des Isles Britanniques et les côtes opposées du Continent, depuis le Pas-de-Calais jusqu'à Bergen, et aux Isles Shetland ; dressée par ordre de Sa Majesté l'EMPEREUR, sous le ministère de S. Exc. le vice-amiral Decrès, ministre de la marine et des colonies, grand-officier de l'Empire. Publiée par le dépôt général de la marine. Deux feuilles de grand-aigle.

Prix 5 francs.

A Paris, chez Dezauche, géographe, rue des Noyers, n° 40.

LIVRES DIVERS.

Nouveau Dictionnaire général des drogues simples et composées, de Lemery ; revu, corrigé et considérablement augmenté par Simon Morelot ; contenant les noms français, latins, officinaux, vulgaires et systématiques des plantes, leur classification d'après le système de Linnæus, les méthodes de Tournefort et de Jussieu, avec l'indication de leurs parties utiles à la médecine, à la pharmacie, le choix des préparations pharmaceutiques et chimiques, où elles sont employées, leurs divers usages, les doses auxquelles on peut administrer tout ce qui compose les drogues ou médicaments. Ouvrage utile à toutes les classes de la société, aux médecins, chirurgiens, pharmaciens, et à ceux qui sont attachés au service des hospices civils et militaires, obligés de suivre le formulaire des médicaments simples et composés, publié par ordre du ministre.

Deux vol. in-8° de plus de 1500 pages, ornés de 20 planches gravées en taille douce.
Prix, à Paris, 15 fr. 50 c. ; figures coloriées, 19 fr. 50 c. ; papier fin, figures doubles noires et coloriées, 25 fr.

Pour les recevoir franc de port par la poste, on y ajoutera 4 fr. 75 c.

A Paris, chez Rémont, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n° 11. — 1807.

Abrégé de l'Histoire d'Espagne, de don Thomas d'Yriarte, suivie d'une description géographique de l'Espagne et du Portugal, traduit de l'Espagnol par Charles Bonnet.

Ouvrage pour servir à l'éducation de la jeunesse.

Un vol. in-12. Prix, 3 fr., et par la poste, 3 fr. 75 c.

A Paris, chez Gerard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 59.

Le Cultivateur de la Louisiane, roman historique, par M. Lamartinière, auteur des *Trois Giblas*.

Quatre vol. in-12. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. franc du port.

A Paris, chez Barba, libraire au Palais-Royal, galerie derrière le Théâtre-Français, n° 51.

ERRATUM.

Dans quelques exemplaires du *Moniteur* d'hier, page 657, première colonne, 33^e ligne, au lieu de : ces coureurs des champs, lisez : ces hommes des champs.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100 c. j. du 22 mars 1808	85 fr. 80 c.
Idem. jouis. du 22 sept. 1808	83 fr. 10 c.
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoire	fr. c.
Bons an 7	fr. c.
Bons an 8	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Actions de la Banque de France	1340 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} janv.	fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse	fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique Aujourd'hui, Relâche. — Dem., le Triomphe de Trajan.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Andromaque, et Anaximandre. M^{lle} Maillard, âgée de 16 ans et demi, élève de M. Monvel, continuera ses débuts par le rôle d'Hermione.

Théâtre de l'Impératrice, à l'Orléon, faubourg Saint-Germain. Par l'Opéra-Comique, le Nozze di Figaro.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, le Secret, et les Maris Garçons.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, le Retour au Comptoir, Arlequin en Perse, et la Danse interrompue.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, au Théâtre des ci-devant Jeunes-Artistes, la 9^e repr. de l'Ange tutélaire, mélodrame en trois actes.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, la 2^e repr. de Clara, et le Jeune-Homme enlevé.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et les Centaures, ou la Jeunesse d'Achille.

Tivoli, Chaussée-d'Antin, rue Saint-Lazare. Aujourd'hui, Fête champêtre. A quatre heures, les Jeux Spectacles, le prix du Dragon, Fanfare, Sérénade, Concert, Danses. Spectacle de M. Olivier. Opticographie de M. Gadbois. Vue pittoresque et mécanique de M. Dupont. Exercices de MM. Forioso et Longuemare. Feu d'artifice, représentant le départ des Chauves-Souris pour le Bengale, etc. Le sieur Gaudot fera son 5^e début, et franchira deux hommes sur la corde. — L'ascension de M. Garnerin ayant éprouvée un retard à la cour de Munich, la première fête extraordinaire est remise au mardi 3 juillet prochain.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. La ville de Naples et de ses environs, vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michandière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, à sept heures demie, et continuation de l'intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places, 3 fr., 2 fr. et 1 fr.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, en face du passage de la galerie de bois, au premier ; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

L'abonnement se fait à Paris, rue de Poitevin, n° 5, le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour 6 mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce Journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départements, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 14